

Laval théologique et philosophique



EBACHER, Roger. *La philosophie dans la cité technique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968

Guy Bouchard

Volume 26, numéro 1, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020162ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020162ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, G. (1970). Compte rendu de [EBACHER, Roger. *La philosophie dans la cité technique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968]. *Laval théologique et philosophique*, 26(1), 100–101. <https://doi.org/10.7202/1020162ar>

théologie. En somme, y a-t-il une ou plusieurs nouvelles théologies ? En théorie, W. reconnaît le pluralisme de la théologie contemporaine. Il souscrit à la distinction de Michalson, qui signalait en Amérique quatre courants théologiques différents : une « théologie dynamique », une « théologie herméneutique », une « théologie sécularisée » et une « théologie de la mort de Dieu » (p. 153). Mais en pratique, tout au cours de son exposé, il tente d'élaborer une synthèse de ces différents courants. Or le pivot de cette nouvelle synthèse consiste dans la théologie existentialiste de Tillich et de Bultmann. On pourra regretter que W. n'ait pas suivi sa première inspiration, qu'il n'ait pas choisi plutôt comme fil conducteur ce problème de la sécularisation qu'il exposait si lucidement tout au début de son ouvrage, mais qui semble s'être plus ou moins estompé par la suite. La question se pose ici de façon très concrète à propos des rapports entre Tillich et Bultmann d'une part et Bonhoeffer d'autre part. Car il faudrait sans doute prendre plus au sérieux qu'on n'a fait jusqu'ici la critique que Bonhoeffer adresse à Bultmann. Quand il lui reproche de n'être pas allé assez loin dans sa démythisation en ne s'attaquant pas à l'interprétation religieuse de la Bible (cf. p. 113), il semble bien accuser Bultmann de n'avoir pas posé vraiment le problème de la sécularisation, de sorte que l'interprétation « existentielle » ne serait, aux yeux de Bonhoeffer, qu'un dernier avatar de l'interprétation « religieuse »⁷. Bonhoeffer marquerait donc un nouveau départ en Théologie. C'est lui qu'il faudrait plutôt désigner comme le père de la nouvelle théologie, reléguant alors Tillich et Bultmann, tout aussi bien que Barth, dans « l'Ancien Testament de la théologie contemporaine » (cf. p. 20).

Ou bien plutôt ne faudrait-il pas dire que ce sont là autant de pôles entre lesquels la nouvelle théologie se trouve comme en tension dialectique. Bi-polarité entre Tillich et Bultmann d'une part et Bonhoeffer d'autre part ; mais aussi bi-polarité entre Tillich, Bultmann, Bonhoeffer d'une part et Barth d'autre part. Car on ne voit vraiment pas comment on pourrait exclure Barth de ce panorama de la nouvelle théologie. On simplifie sans doute beaucoup les choses en l'éliminant. On supprime par là même la tension entre

deux pôles opposés, mais on s'appauvrit d'autant. La nouvelle théologie devrait donc comprendre une théologie de la Parole tout aussi bien qu'une théologie de l'existence et une théologie de la sécularisation. On voit bien que la synthèse entre ces différents éléments est loin d'être accomplie de façon satisfaisante. Ce qui nous porte à croire que la nouvelle théologie est encore en devenir. En somme, selon le mot de Michalson repris par W., « nous vivons entre deux époques : entre l'époque d'une théologie qui n'a plus aucun sens pour nous et celle d'une théologie qui n'a pas encore une structure précise » (p. 152). Sans doute, le présent ouvrage de W. contribuera-t-il pour une bonne part à l'éclosion de cette nouvelle théologie, en clarifiant bien des termes du débat, et surtout peut-être en y invitant et en y initiant un plus grand nombre de collaborateurs.

Jean RICHARD, M.S.C.

EBACHER, Roger. *La philosophie dans la cité technique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1968.

Le véritable propos du livre est indiqué par son sous-titre : *Essai sur la philosophie bergsonienne des techniques*. Que pensait Bergson de la technique ? Comment concevait-il le rôle du philosophe dans la cité technique ? À ces deux questions le volume de Roger Ebacher répond en quatre étapes.

Une analyse historico-doctrinale de l'œuvre bergsonien nous indique d'abord en quelles occasions le philosophe a parlé de la technique. De cette enquête se dégage une problématique de l'ambiguïté de l'intelligence, qui est à la fois source de progrès, grâce à l'invention continue d'outils qui permettent à l'homme de conquérir le monde, et source de découragement si elle prend conscience de son impuissance devant le mécanisme universel, ou si, se mécanisant elle-même, elle devient égoïste et se met au service de la violence conquérante. Le mal de notre société est celui d'une intelligence fascinée par ses propres œuvres, qui agrandit indéfiniment le corps de l'humanité sans dilater son âme.

L'enquête se poursuit dans la seconde section du livre, consacrée à une analyse doctrinale du dernier chapitre des *Deux sources de la morale et de la religion*. La technique y apparaît comme un instrument de progrès dévié de son véri-

⁷ W. avoue lui-même que « chez Tillich et chez Bultmann, on trouve peu de choses sur la sécularisation » (p. 26).

table but. À l'origine du machinisme il y a en effet l'idéal démocratique, qui est d'essence évangélique. Fidèle à sa mission, la technique aurait libéré l'homme et lui aurait permis de se tourner vers la mystique. Mais en fait, elle a créé de nouveaux besoins, et une ruée vers la satisfaction ; or, cette satisfaction, seule une classe de privilégiés l'obtient. Mais si la mécanique a une origine mystique, on peut, en retournant à la source, retrouver l'élan initial et la réorienter. De même que la mystique a besoin de la mécanique pour propager efficacement son message de fraternité, ainsi la mécanique a besoin de la mystique pour retrouver son sens.

Mais ce sens de la mécanique s'insère dans une vision globale non seulement de l'homme, mais aussi de la vie de l'univers ; le problème de la technique a donc des enracinements métaphysiques dont traite la troisième partie du livre. Celle-ci constitue une synthèse de la philosophie bergsonienne, où la technique apparaît comme l'un des moyens employés par l'élan vital pour

permettre la libération de l'homme et sa « divinisation ».

En conclusion, l'auteur oppose les conceptions bergsonienne et marxiste de la technique, puis indique la place, dans la cité technique, de la philosophie telle que la concevait Bergson.

Cet ouvrage de M. Ebacher donne à la fois plus et moins qu'il ne promettait. L'auteur ne se contente pas de répéter ce que Bergson pensait de la technique : il explique la position du philosophe en l'insérant dans l'ensemble de son œuvre, dont le lecteur obtient ainsi une fort remarquable synthèse. Pourtant, le titre de l'ouvrage impliquait sinon une étude plus générale de la question, au moins une évaluation de la philosophie bergsonienne de la technique.

On peut toutefois supposer que l'auteur a voulu laisser à chaque lecteur le soin d'effectuer sa propre évaluation du bergsonisme, en lui fournissant tous les instruments nécessaires à cette entreprise critique.

Guy BOUCHARD